



HAL
open science

Les lémuriens de l’océan indien : du temps de la colonisation au temps de la cohabitation

Claire Harpet

► **To cite this version:**

Claire Harpet. Les lémuriens de l’océan indien : du temps de la colonisation au temps de la cohabitation. Civilisations des mondes insulaires (Madagascar, îles du canal du Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes) - Mélanges en l’honneur du Professeur Claude Allibert, sous la direction de Chantal Radimilahy et Narivelo Rajaonarimanana, Karthala, pp.122-138, 2011, 978-2-8111-0442-9. hal-04497569

HAL Id: hal-04497569

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-04497569>

Submitted on 10 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les lémuriens de l'océan indien : Du temps de la colonisation au temps de la cohabitation

Claire Harpet

Rares sont les écrits scientifiques qui invitent le chercheur au cours de sa réflexion à se remémorer la présence et la nécessaire implication de ses pairs. Dès lors, bien plus qu'un article aux contours lisses et rigoureux, il revêt un « je ne sais quoi » d'impalpable, d'insaisissable, laissant apparaître au fil des lignes, entre deux mots, la part toute subjective qui relie le scientifique à son objet de recherche.

Tout commença à Madagascar, en 1995, lors de mon premier terrain d'investigation dans le cadre de ma cinquième année d'étude en anthropologie sociale. Claude Allibert encadrait ce premier travail de recherche en océan Indien. J'avais choisi comme point géographique pour un premier contact avec la Grande Île la côte nord-ouest malgache, région culturelle des Sakalava du nord, non par intérêt scientifique alors, mais par commodité'. Mon objet de recherche, bien que clairement identifié, présentait un prisme si large qu'il m'était bien difficile d'en circonscrire les limites : il s'agissait de recenser les liens multiples que les hommes de la Grande Île entretenaient avec les lémuriens sur l'ensemble du territoire. J'avais donc profité d'un passage dans la capitale d'Antananarivo pour sillonner les rayons des bibliothèques à la recherche de « la pièce rare » ! Intéressée par les mythes et les contes malgaches évoquant les animaux endémiques de l'île et plus particulièrement les lémuriens, j'avais alors « déniché » un article daté de 1976, portant précisément sur la région nord-ouest de Madagascar. Ce texte, au demeurant très intrigant, allait constituer le premier maillon de ma recherche. L'article, écrit par Guy Ramanantsoa, s'intitulait « Les lémuriens sacrés de Madagascar » et mentionnait l'existence de prosimiens au statut spécifique dans quelques villages de la côte nord-ouest.

À la suite de ce premier terrain, de nouvelles perspectives virent le jour, et, d'un sujet aux contours territoriaux limités à la côte nord-ouest de l'île de Madagascar, je suis passée progressivement à l'étude d'une aire géographique beaucoup plus vaste, intégrant une des quatre îles de l'archipel des Comores, Mayotte, la seule rattachée encore aujourd'hui à la France et surtout la plus proche par voie maritime de la Grande Île. Cette ouverture, loin de modifier l'objectif de mes recherches, lui a tout au contraire fourni une articulation plus grande et plus solide. Elle m'engagea plus avant dans un long travail de recherche en doctorat.

À cette époque, je ne mesurais pas encore toute la richesse que comportait mon objet d'étude. J'en pris conscience au fil des années d'échange qui suivirent mon premier terrain d'observation. Durant ces années, le Professeur Allibert, auprès de qui ma recherche prit corps, joua un rôle déterminant pour mener à bien mes investigations anthropologiques. Quinze ans plus tard, l'occasion m'est offerte de l'en remercier.

C'est un fait remarquable : les lémuriens de Madagascar, aujourd'hui emblème et symbole de la prodigieuse et précieuse biodiversité de l'île, font la couverture des agences de tourisme et des programmes de conservation. Mais que de chemin parcouru ! Premiers colonisateurs de la Grande Île,

leur histoire remonte bien avant l'arrivée des hommes et constitue un formidable exemple de « radiation adaptative ».

Les lémuriens ou lémuriformes, animaux endémiques de Madagascar, sont des primates de la branche des Prosimiens. S'il reste quelques rares spécimens de Prosimiens sur les autres continents, comme le tarsier des Philippines ou le loris d'Afrique de l'Est, les lémuriens de Madagascar, en revanche, ont connu sur la Grande Île un destin incroyable.

L'isolement géographique de l'île de Madagascar a permis la survivance de ces animaux qui ont progressivement disparu partout ailleurs il y a environ 10 millions d'années. Aucun reste fossile identique ou proche des espèces de Madagascar n'a été retrouvé en dehors de l'île à ce jour. Alors que les Prosimiens asiatiques et africains se sont trouvés concurrencés dans leur évolution par les Simiens, qui, plus efficaces, ont conquis un grand nombre de niches écologiques et, notamment, toutes les possibilités de vie diurne, les lémuriens malgaches, à l'abri sur leur île, ont pu se diversifier et s'adapter. Le peuplement des lémuriens se serait effectué il y a 35 millions d'années alors que les mers étaient à un niveau très bas, à partir d'un stock d'animaux venus vraisemblablement d'Afrique. Ils auraient voyagé sur des radeaux naturels formés de troncs d'arbres arrachés aux rives des grands fleuves africains et entraînés en mer par les courants. Quelques-uns arrivèrent jusqu'aux rives de Madagascar où ils trouvèrent refuge. La forêt couvrait alors une large partie de l'île. Il n'y avait certainement encore aucun autre mammifère. À partir d'une espèce d'ancêtre probablement proche en apparence de celle des microcèbes d'aujourd'hui, les quelques individus rescapés colonisèrent progressivement l'ensemble des milieux écologiques de la Grande Île et se spécialisèrent. Des formes diurnes aux formes nocturnes, des espèces insectivores à celles frugivores, des plus petites espèces de la taille d'une souris jusqu'aux plus grandes aujourd'hui disparues décrites par l'explorateur Flacourt au XVII^e siècle, tous les types de stratégies furent peu à peu exploitées par les premiers primates colonisateurs de l'île de Madagascar. Ils regroupent aujourd'hui à eux seuls quatre-vingt-dix-huit espèces et sous-espèces différentes (Mittermeier *et al.* 2006).

Durant des millénaires, les lémuriens vécurent ainsi en complète autarcie, protégés par l'océan qui isola l'île-continent des invasions extérieures. Ce n'est qu'aux environs du V^e siècle de notre ère que les hommes découvrirent Madagascar. Les premiers Malgaches furent très certainement des Indonésiens qui, quittant Sumatra et Bornéo, cabotèrent sur les côtes de l'océan Indien. Il est probable qu'ils firent souche avec les Bantous avant de coloniser les îles voisines, ou bien que ces derniers, qui ne connurent la navigation qu'au VIII^e siècle, les rejoignirent au nord-nord-ouest de la Grande Île. Une fois accostés, ces migrants adaptèrent leurs anciennes coutumes à leur nouvel environnement. À cette même époque, des peuplements humains s'implantèrent sur les îles de l'archipel des Comores, lieu de passage entre le continent africain et la Grande Île. Contrairement à Madagascar, qui est une île continentale formée par un bras de terre africain détaché du bloc, les quatre îles de l'archipel des Comores font partie d'une chaîne de volcans sous-marins qui a commencé sa formation il y a environ 8 millions d'années. À l'époque du peuplement animal sur l'île de Madagascar, l'archipel des Comores n'existait pas encore. Les îles océaniques, vierges de toute forme de vie terrestre lorsqu'elles émergent de l'océan, ont donc été progressivement colonisées soit par voie aérienne, soit par voie maritime.

Sur les îles de l'archipel des Comores, les populations humaines sont donc antérieures à l'arrivée des autres espèces terrestres qui ont été importées. C'est vraisemblablement le cas pour le lémurien de Mayotte, le *lemur fulvus* ou lémur brun. Des quatre îles de l'archipel, Mayotte est la plus ancienne et sa proximité avec Madagascar (environ 300 km) explique la présence de groupes linguistiques d'origine malgache sur l'île.

L'arrivée des hommes à Madagascar et sur les îles Comores marqua le commencement d'une ère nouvelle, celle de la cohabitation entre les hommes et les lémuriens, premiers habitants de Madagascar. De cette cohabitation, les populations malgaches (de la Grande Île et de Mayotte) ont conservé en héritage des mythes et des représentations uniques qui révèlent les liens multiples et antagonistes développés et entretenus entre les hommes et les lémuriens. Si les mythologies constituent d'incroyables

sources d'informations pour l'anthropologue, les récits des explorateurs et les vestiges archéologiques en sont une autre. Ils viennent corroborer les histoires contées au fil des générations et nous renseignent non seulement sur les espèces aujourd'hui disparues mais également sur les flux migratoires effectués entre la Grande Île et les îles Comores. À ces diverses sources d'informations, s'ajoute la linguistique, véritable vecteur identitaire et « pièce à conviction » des échanges et des brassages culturels développés au cœur et entre ces espaces insulaires.

Une analyse pluridisciplinaire recoupant les données archéologiques, historiques, linguistiques et ethnographiques sur les lémuriers de Madagascar nous permet aujourd'hui d'avancer de sérieuses hypothèses sur le peuplement humain de la Grande Île et de l'archipel des Comores, afin de décrire les liens d'hier et d'aujourd'hui qui se sont établis entre les hommes et ces animaux hors du commun.

Entre mythe et réalité

Dans le Boina, région du Nord-Ouest de Madagascar, lorsqu'une communauté villageoise s'implante sur un territoire qui était préalablement occupé par un groupe de lémuriers, les Sakalava (ethnie de la côte ouest) ont l'habitude de dire que ces derniers sont et restent les *tompontany*, « maîtres du sol », car ils étaient les premiers à investir ce site. À l'échelle du territoire, les lémuriers furent longtemps les *tompontany* incontestés de la Grande Île en l'absence de l'homme. À l'abri des gros prédateurs durant des millénaires, cette situation privilégiée leur a offert une exceptionnelle marge de manœuvre pour investir toutes les niches écologiques.

On prend souvent comme exemple les pinsons des Galápagos ou pinsons de Darwin pour illustrer le phénomène de radiation adaptative (Barbault 2006). En 1835, le naturaliste Darwin fait escale sur l'archipel des Galápagos, et au cours de son exploration, il observe des pinsons qui ressemblent étrangement à ceux qu'il a identifiés sur le continent sud-américain. Au total, Darwin recueillera treize espèces de pinsons, chaque espèce se distinguant l'une de l'autre essentiellement par la forme de son bec ainsi que par ses habitudes alimentaires. L'archipel fut probablement colonisé à partir du continent par quelques individus d'une même espèce. Progressivement, la compétition pour les ressources alimentaires et l'habitat ont conduit les pinsons à se diversifier en modifiant leur apparence (forme et couleur) et leur mode de vie.

Il en est de même pour les lémuriers de Madagascar. À partir d'un ancêtre commun venu du continent africain, ils ont investi toutes les niches écologiques de la Grande Île. Diurnes, nocturnes, cathémérales, s'adaptant aux températures les plus chaudes (extrême sud) comme les plus froides (en altitude à l'intérieur des terres), les lémuriers, qui regroupent aujourd'hui pas loin d'une centaine d'espèces et sous-espèces différentes, constituent un modèle écologique extraordinaire en termes d'adaptation et de diversification.

Les premiers naturalistes, en découvrant ces animaux, étaient sûrement loin de se douter de l'incroyable diversité que regroupait cette grande famille de Prosimiens. Ils eurent du reste bien du mal à identifier et à répertorier certains spécimens. Leurs morphologies et leurs habitudes comportementales extrêmement variées rendaient l'exercice taxinomique particulièrement délicat. Ainsi le microcèbe, le plus petit des lémuriers, fut dans un premier temps rattaché à la famille des rongeurs par le gouverneur Flacourt au XVII^e siècle : « *Il y a une espèce d'écureuil gris qu'ils nomment Tsitsihi, qui se cache d'ordinaire dans des trous d'arbres creux, ils ne sont pas beaux ni bons à apprivoiser* » (Allibert 1995). Quant au aye-aye, le plus ambigu des spécimens de lémurien connus jusqu'à ce jour, de Sonnerat, son découvreur, jusqu'à Milne-Edwards, plus d'un siècle s'écoula avant qu'il ne soit identifié comme appartenant à la branche des *Lemuridae*. Observé en 1774, il fut d'abord apparenté au cousin de l'écureuil. Buffon l'avait baptisé « souris à main » et le classa dans l'ordre des rongeurs d'après l'analyse de sa denture. Daubenton le rattacha aux tarsiers des Philippines, Cuvier maintint l'hypothèse du rongeur, Schreber en fit un *lemur* et Geoffroy de Saint-Hilaire créa pour lui le genre *Daubentonia* en le maintenant au sein de l'ordre des rongeurs. Ce n'est qu'en 1884 que Milne-Edwards l'identifia comme

appartenant à un sous-ordre des lémurien et le promu au rang de famille à part entière sous le nom de *Daubentonia Madagascariensis*.

L'étonnement que connut le monde scientifique naturaliste en découvrant les lémurien de Madagascar fut très certainement similaire à celui que connurent les premiers habitants de l'île et qui donna lieu à des croyances et des pratiques que la tradition orale a su préserver pour une grande part

jusqu'à aujourd'hui. Le titre de « maître du sol », qui revient habituellement à l'ancêtre fondateur d'un village, n'est pas sans lien avec les divers statuts qu'occupent les lémurien au sein de la culture malgache (Harpet 2006).

L'*indri*, le plus grand des lémurien vivant aujourd'hui, est placé au rang d'ancêtre de l'ethnie betsimisaraka (côte est). Le Propithèque de Verreaux (extrême sud de l'île) est, quant à lui, considéré par l'ethnie antandroy comme un homme qui, pour échapper à ses ennemis, prit l'apparence du grand lémurien blanc. Il a gardé, dit-on, certaines caractéristiques humaines, dont sa faculté de se déplacer au sol en dansant. L'explorateur Grandidier au début du XX^e siècle mesura l'importance de cette croyance lorsque, après avoir abattu un *sifaka* (Propithèque), les villageois alertés l'implorèrent de leur restituer sa dépouille pour l'enterrer dignement. De nombreuses autres espèces sont considérées comme des animaux protecteurs de l'homme. Le lémur macaco ou lémur noir dans la région du Nord-Ouest de Madagascar exauce les vœux des villageois (Harpet, Jeannoda & Hladik 1999). Tout comme le Propithèque couronné de la presqu'île d'Antrema, il est lié à la famille royale et au site sur lequel il vit. Ces animaux sont reconnus *masina* (sacrés). Il est dès lors interdit de les capturer, de les tuer et de les consommer (Harpet, Navarro & Ramanankirahina 2008).

Il n'existe probablement pas d'ethnie à Madagascar qui ne connaisse un lien privilégié avec une espèce ou plusieurs espèces de lémurien. Si l'attraction touristique a fait de lui une véritable « figure médiatique » et, de ce fait, a considérablement alimenté la part « folklorique » des récits, il n'en demeure pas moins que les relations qui se sont tissées depuis des centaines d'années entre ces animaux et l'espèce humaine révèlent une cohabitation sans pareil. Les histoires foisonnent autour des lémurien et il est bien difficile de distinguer la part du réel de celle de l'imaginaire. Entre le grand explorateur Flacourt, qui décrit au XVII^e siècle sa rencontre avec le *tretretrete*, lémurien géant, et les histoires légendaires de Madagascar qui nous révèlent le lien ancestral qui unit l'homme à ces animaux anthropomorphes, le mythe devient une réalité. La terre malgache en témoigne et nous livre peu à peu ses mystères.

À la lumière des sites archéologiques et des récits historiques

La presqu'île de Lavalohalika dans la région d'Ambilobe (côte nord-ouest), tire son nom, comme beaucoup de sites à Madagascar, d'une histoire contée : « l'Homme aux genoux hauts » — ainsi traduit — était un géant mi homme/mi singe qui vivait en ces lieux avant l'arrivée des premiers hommes. On raconte qu'il était si grand que ses genoux étaient encore hors de l'eau à des dizaines de mètres du rivage. Son corps était couvert de poils, mais il avait une tête d'homme et se tenait debout. D'après la légende, son squelette reposerait au fond de l'océan face à la presqu'île ¹. Cette description de Lavalohalika donnée par les habitants de la région n'est pas très éloignée de celle faite quelques siècles plus tôt par Flacourt lorsqu'il découvrit l'*archéolémur*, bien connu alors des populations locales sous le nom de *tretretrete*.

Lorsque Flacourt, en 1658, envoyé comme gouverneur de l'enclave française commerciale à Fort-Dauphin (extrême sud de Madagascar), réalise l'inventaire des espèces animales qu'il découvre au fur

¹ Entretien juillet 2002, Lavalohalika.

et à mesure de ses explorations, il est le premier à mentionner dans ses écrits l'existence d'un animal pour le moins déconcertant, le *tretretrete*, qui, d'après sa description, s'apparente à un grand primate et fut contemporain des hommes il y a quelques siècles : « *C'est un animal grand comme un veau de deux ans qui a la tête ronde et une face d'homme, les pieds de devant comme un singe et les pieds de derrière aussi. Il a le poil frisé, la queue courte et les oreilles comme celles d'un homme* » (Allibert 1995 : 221). La description précise de cet animal d'un autre temps, aujourd'hui disparu, a fasciné les scientifiques. Le *tretretrete* a-t-il vraiment existé ou bien est-il le produit de l'imagination d'un homme loin de son pays et en proie aux divagations ?

Durant la seconde moitié du XX^e siècle, prenant le relais des naturalistes, les archéologues partirent à la conquête d'un monde jusque-là légendaire. Se pouvait-il que le sous-sol de Madagascar renferme les restes fossiles d'animaux géants décrits par Flacourt et contés dans les mythes malgaches ? A la lumière des fouilles archéologiques, les animaux mythiques vont peu à peu émerger des entrailles de la terre. C'est ainsi que fut découvert l'*Aepyornis maximus*, bien connu alors sous le nom d'oiseau « rokh », dépeint par Sinbad le marin. Cet oiseau mesurait plus de 3 m et pesait 500 kg.

À une époque où le couvert forestier de l'île était beaucoup plus dense et impénétrable, les premiers habitants de Madagascar côtoyèrent une faune qui ne ressemblait probablement en rien à celle de leur pays d'origine ni même à celle que l'on connaît aujourd'hui. Les lémuriens peuplaient les vastes forêts de Madagascar et la taille de certaines espèces faisait deux fois celle d'un homme. Si l'indri, qui pèse une dizaine de kilos, est aujourd'hui le plus grand lémurien vivant à Madagascar, jusqu'au XVII^e siècle, l'homme cohabita avec des lémuriens géants tels que l'Archéo-indri qui pesait jusqu'à 200 kg.

L'arrivée des premiers hommes reste encore un mystère, même si les découvertes archéologiques ont apporté de nombreuses précisions ces quarante dernières années. La colonisation de Madagascar par l'homme est assez récente d'un point de vue géologique. Aux *tantara* (histoires que l'on tient pour vraies) et qui mentionnent le nom des Vazimba, premiers habitants de Madagascar, l'archéologie apporte une preuve irréfutable de la cohabitation entretenue entre les hommes et les lémuriens.

Les premiers restes de lémuriens subfossiles associés à des traces humaines sont datés du IX^e siècle et ont été découverts par l'archéologue Dewar de l'Université de Connecticut en 1986 (Dewar & Rakotovololona 1985). Des fragments d'os de Prosimien géant, probablement le grand *Paleopropithecus*, étaient associés à des tessons. Aucun squelette entier du lémurien n'a été retrouvé sur le site, ce qui laisse penser que l'animal a été soigneusement dépecé, suggérant ainsi qu'il était consommé par l'homme. Plus récemment, une nouvelle espèce de paléopropithèque a été mise au jour dans le nord-ouest de Madagascar par une équipe franco-malgache (UPR 2147-CNRS et Université de Mahajanga) :

« *Baptisé Palaeopropithecus kelyus, ce nouveau spécimen se révèle plus petit que les deux autres espèces déjà connues et son alimentation plus coriace. Cette découverte renforce l'image d'une biodiversité plus riche qu'aujourd'hui dans un passé assez proche (Pléistocène supérieur et début de l'Holocène)* » (Gommery et al. 2009).

Ainsi s'éclairent par l'archéologie les écrits des premiers explorateurs. Certaines espèces de subfossiles de lémuriens géants découverts ont été contemporaines de l'invasion des premiers hommes. Les grandes formes furent plus vulnérables à l'action de l'homme. Les îles de l'océan Indien, et plus particulièrement Madagascar, du fait de sa superficie et de son ancienneté, abritent une faune et une flore endémiques à plus de 80%. Sensibles aux changements climatiques et environnementaux, elles ont aussi été au cours des deux derniers millénaires confrontées à l'action de l'homme, qui, dans une large mesure, a modifié le milieu naturel pour ses besoins et son expansion.

Madagascar et Mayotte ont connu d'importants brassages culturels de par leur situation géographique. Située dans le canal du Mozambique, l'île de Mayotte se trouve à égale distance du continent africain et de la Grande Île et constitue un lieu de passage et de rencontre. La côte nord-ouest de Madagascar à

hauteur de Nosy-Be est la plus proche par voie maritime de Mayotte. De ce fait, tout porte à croire que de nombreuses migrations malgaches ont eu lieu au cours des siècles depuis les rivages malgaches. De ces migrations malgaches, nous savons très peu de choses. Les récits historiques relatant l'histoire de Mayotte ne mentionnent l'arrivée des premiers Malgaches qu'à partir du XVI^e siècle. Or, les découvertes archéologiques nous permettent d'envisager une première vague de migration venue de la Grande Île dès le IX^e siècle, ou du moins des contacts culturels.

Des recherches réalisées au cours d'une mission en 1984 par Allibert et A. et J. Argant ont considérablement alimenté les travaux sur les migrations et la connaissance des peuplements de l'océan Indien. C'est sur le site de Dembeni que furent découvertes les plus anciennes traces humaines livrées jusqu'à ce jour sur l'île de Mayotte ainsi que les premières traces de lémuriens (850-880 apr. J.C). Le site de Dembeni révéla l'existence de « *trois demi-mandibules (gauche 2, droite 1) dont deux proviennent de la même mandibule. Les dents sont toutes tombées mais la forme de la mâchoire, et en particulier celle de la branche montante correspond tout à fait à celle d'un lémur. La taille est également comparable. Aucune confusion n'est possible ni avec le Tenrec, ni avec la roussette, ni avec la civette* » (Allibert et A. et J. Ardant 1989 : 132).

La découverte de restes de lémuriens à Dembeni est un élément considérable dans la reconstitution de l'histoire des migrations de l'océan Indien. Les Prosimiens n'ont pu être importés que par l'homme depuis Madagascar : « *La faune présente des caractères malgaches [...]. Une partie de cette faune de caractère alimentaire a mis en évidence la relation de Dembeni avec la Baie de Baly et l'ouest de Madagascar* » (*ibid.*). D'autre part, les restes fossiles de Dembeni permettent d'avancer que l'animal a été consommé. En revanche, nous ne pouvons affirmer qu'il s'agit de la même sous-espèce de lémurien présente aujourd'hui à Mayotte. Entre l'implantation du site de Dembeni daté du IX^e siècle et le premier récit de voyage qui mentionne la présence de lémuriens à Mayotte, dix siècles vont s'écouler. Durant cette longue période méconnue, il est fort possible que l'espèce de lémuriens trouvée à Dembeni ait entre temps disparu (nous savons qu'ils étaient consommés) et que d'autres, par la suite, aient été introduites.

C'est à Leigh, négociant anglais du XIX^e siècle, que l'on doit la première description connue du lémurien de Mayotte. Il rédigea un Journal de bord entre 1836 et 1840, dans lequel il énumère avec grand soin la faune de Mayotte après avoir effectué d'importantes excursions en Grande Terre. C'est au cours de son ascension en septembre 1838 du « *pic* », le mont Chungi, « *situé vers l'extrémité sud de l'île* », que Leigh nous relate sa rencontre avec un groupe de lémuriens. Avant lui, aucun récit de navigateurs n'en avait fait mention. Les lémuriens ont été observés par Leigh sur les hauteurs boisées de Mayotte, laissant supposer qu'à cette époque, ils n'étaient pas en contact avec les espaces anthropisés situés essentiellement sur les côtes et de faible densité².

Trente ans plus tard, en 1868, Pollen, aide-naturaliste honoraire du musée royal d'histoire naturelle des Pays-Bas, fait état du *lemur Mayottensis* : « *Cette espèce a été découverte par nous en 1864, durant notre séjour à Mayotte, dans la partie ouest de la baie de Gongonie* ». L'auteur nous livre de nombreux renseignements concernant les habitudes comportementales, alimentaires ainsi que les caractéristiques physiques de l'animal. Il nous apprend également que le *lemur Mayottensis* était, à la fin du XIX^e siècle, chassés et consommés par les colons :

« *À Mayotte, on emploie pour la chasse de ces animaux des roquets de vilaine race, qui aboient continuellement quand ils aperçoivent un de ces animaux [...]. Ces derniers font plus attention aux chiens qu'au chasseur qui peut*

² « *Peu après nous sommes tombés sur un certain nombre de lémuriens qui parurent peu effrayés par notre approche ; mais ils bondissaient d'arbre en arbre autour de nous en poussant leur grognement particulier* » (éds. Allibert & Vérin 1991 : 47).

alors approcher à portée de fusil. Cette manière de chasser les makis est très agréable, quoique très fatigante [...]. La chair de ces animaux est excellente et a le goût de celle des lapereaux. »

Les témoignages écrits se font ensuite plus nombreux. Gevrey en 1870 fait état de lémuriens sur l'île de Mayotte, qu'il nomme « *Make, la brune* » (1870-72 : 66).

Les récits historiques et les fouilles archéologiques nous apportent de précieux renseignements sur les zones de répartition géographique des lémuriens passés et présents. Ils nous renseignent sur leur morphologie, leur contact avec les populations locales et nous offrent également de précieuses indications sur les phénomènes migratoires des premiers hommes de Madagascar. Aux sources archéologiques et historiques, ajoutons l'étude des langues et des dialectes de l'océan Indien qui constitue non seulement une approche d'investigation complémentaire dans l'analyse pluridisciplinaire de la relation hommes/lémuriens, mais aussi et surtout représente une source extraordinaire d'informations sur les migrations des populations humaines.

La langue, repère et marqueur identitaire

Si Flacourt, en décrivant les espèces endémiques de Madagascar, ne les avait pas nommées dans leur langue vernaculaire, il nous serait bien difficile aujourd'hui de recouper les données scientifiques des naturalistes du XVII^e siècle avec celles de nos contemporains. En appelant *tsitsihi* un animal qu'il rattache à la famille des rongeurs, l'explorateur a permis aux scientifiques de notre époque d'identifier aisément des animaux recensés quelques siècles plus tôt. Le microcèbe est ainsi nommé par les populations locales de Madagascar. Son nom vernaculaire subit quelques variantes en fonction du lieu géographique où il se trouve, tels que *tsihy*, *tsiby*, *titihy*, *tsitsidy*, mais demeure facilement identifiable d'après leurs consonances.

Les peuples insulaires sont plus que tout autre exposés aux influences extérieures. Madagascar a connu depuis l'arrivée des premiers hommes à partir du V^e siècle d'importantes vagues de migrations humaines. Ce territoire qui mesure presque 600 000 km² — soit la France et la Belgique réunies — est marqué par une grande richesse et diversité linguistique, chaque groupe humain de la Grande Île utilisant localement son propre dialecte. De même, à Mayotte, le parler shi-mahorais et le parler shi-bushi sont le résultat de migrations et de brassages ethniques opérés depuis des siècles entre les peuples bantous islamisés de la côte d'Afrique, les commerçants arabes et chiraziens et les populations malgaches. Les premières invasions malgaches connues sur l'île de Mayotte au travers des récits de voyages datent du XVI^e siècle et ont été rapportées par le cadî Omar ben Aboubakar, dans le « *Manuscrit de Mayotte* » (Gevrey 1870-72 : 205- 206). Ce manuscrit fait mention d'une importante migration malgache qui vint s'établir à Mayotte et dont subsiste aujourd'hui pour preuve le nom de la baie du sud-ouest où ils s'installèrent: la baie de Boëni, en souvenir certainement de la baie de Madagascar sur la côte nord-ouest. Aujourd'hui, le territoire mahorais est toujours plus ou moins partagé en deux groupes linguistiques : au nord et au centre, une population parlant le shi-mahorais ; au sud, une population parlant le shi-bushi. Il n'est pas sans intérêt du reste de s'étonner qu'une telle préservation et une telle dichotomie linguistique sur deux ou trois siècles se soient maintenues sur un territoire insulaire aussi petit, mais des interpénétrations aujourd'hui se généralisent.

La charge historique des mots est considérable. L'étude linguistique comparative entre Madagascar et Mayotte met en lumière le lien culturel qui rattache la côte nord-ouest de la Grande Île et l'île de l'archipel des Comores. Un grand nombre de mots sont similaires entre le parler sakalava de Madagascar et le parler malgache du sud de Mayotte. Certains mots constituent pour le linguiste de véritables balises identitaires permettant de suivre, tel un jeu de piste, les déplacements de populations en remontant jusqu'à la source. Le mot malgache *gidro* fait partie de ces mots-clés qui, par leur étymologie, raconte l'histoire et le voyage d'un peuple. *Gidro* est le nom donné à plusieurs espèces de lémuriens de Madagascar tels que *Eulemur coronatus* ou *Eulemur fulvus rufus* ou encore *Eulemur mongoze*. Au sens figuré, le mot est utilisé comme adjectif pour désigner une personne laide « *à la figure de singe* » (Abinal & Malzac 1987). Les linguistes ont rapproché ce

terme du mot arabe *qird*, qui signifie singe³. Son introduction dans le parler malgache coïnciderait avec l'arrivée des commerçants arabes sur les côtes nord-ouest de Madagascar à hauteur de Mahajanga. Les espèces de lémuriens qui portent le nom de *gidro* sont précisément implantées sur la côte nord-ouest. Les commerçants arabes qui ne connaissaient pas ces animaux en débarquant sur la Grande Île auraient ainsi nommé les prosimiens du même vocable utilisé dans leur langue pour désigner les singes, du fait de la ressemblance physique des lémuriens avec les primates simiens vivant sur leur continent.

Un autre mot qui vient renforcer les recherches archéologiques sur les phénomènes de migrations entre Madagascar et Mayotte est celui d'*ankomba* ou *akomba*. Le terme est utilisé en parler sakalava à Madagascar et en parler shibushi à Mayotte. S'il nous est difficile de connaître l'époque durant laquelle le *lemur fulvus fulvus*, longtemps considéré comme une sous-espèce à part entière (lemur Mayottensis), fut implanté sur l'île de Mayotte, en revanche, le nom local qui lui est donné ne fait aucun doute sur l'identité du peuple qui l'importa de Madagascar jusqu'aux côtes mahoraises. Ce mot générique désigne à Madagascar l'espèce *Eulemur macaco*, implantée dans la région d'Ambilobe, au nord-nord-ouest de l'île. *Eulemur fulvus* de Mayotte, reconnu aujourd'hui comme une sous-espèce de *Eulemur fulvus* de Madagascar, proviendrait de la côte occidentale de la Grande Île à hauteur de Mahajanga. À Madagascar, il est appelé *gidro* par les populations qui le côtoient. Il est donc fort probable que le nom qui lui a été attribué sur l'île de Mayotte provienne de migrants malgaches qui seraient venus depuis les côtes d'Ambilobe.

De l'arrivée des premiers hommes à Madagascar et de leur identité, nous savons encore peu de choses. L'étude de la faune subfossile a permis de dater le début du peuplement humain et d'identifier les interactions hommes/milieux (Gomery *et al.* 2007). Mais les preuves archéologiques manquent encore aujourd'hui pour expliquer la disparition des grands prosimiens. L'installation progressive de l'homme entraîna inévitablement un changement dans la répartition des ressources et l'occupation des milieux. L'homme devint-il un prédateur redoutable ou un concurrent menaçant ?

Parallèlement, les linguistes et les ethnologues ont recherché en étudiant les divers dialectes malgaches et les mythologies, les origines probables des premiers habitants ainsi que les phénomènes de migrations entre les différentes îles de l'océan Indien. Un mythe commun sur l'île de Mayotte et sur l'île de Madagascar raconte comment l'homme fut transformé en lémurien par punition divine. Plus qu'un texte historique, le mythe présente une vérité qui, bien qu'enjolivée ou fantasmagorique, est une mémoire vive, un socle culturel. Les Malgaches et les Mahorais le rattachent à des événements vécus que nul ne songerait à remettre en cause parce qu'appartenant à l'héritage des aïeux et déterminant dans les constructions sociales. De Madagascar aux rivages de Mayotte, nous naviguons sur les mêmes parallèles culturels. Le lémurien apparaît comme un liant à la fois entre deux populations voisines justifiant de leurs racines communes, et entre ces mêmes communautés et leurs ancêtres.

Dans l'océan Indien, les lémuriens interpellent : ils questionnent, suscitent l'intérêt. Autrefois *tompontany*, maîtres du sol incontestés de Madagascar avant l'arrivée des hommes, premiers colonisateurs de la Grande Île, ils se diversifièrent dans leur apparence et leur comportement. Parfois gigantesques sur une île elle-même imposante par sa taille et sa diversité, certains d'entre eux, contemporains des premiers hommes et décrits par les explorateurs, sont à l'origine de croyances et de mythologies d'une richesse exceptionnelle. Leur intégration et implication au sein des croyances malgaches et mahoraises ne sont pas sans conséquences sur le quotidien des populations locales. Si proches de l'homme par leur aspect et leur comportement anthropomorphe, ils ont acquis une position privilégiée dans les représentations locales. Consommés, sacralisés ou apprivoisés, leur sort fut lié à

³ « *Gidro* : a grey species lemur, the mongoose lemur ; Arab : *qird*, an ape » (Richardson 1885 : 213).

celui des hommes dès lors que ces derniers foulèrent les rivages des côtes de l'océan Indien. D'une colonisation sans partage, s'ensuivit une cohabitation imposée. 1500 ans environ séparent les proto-malgaches des hommes modernes d'aujourd'hui. Ces derniers ont considérablement transformé le sol de Madagascar. En déboisant, en cultivant, en construisant, ils ont exploité à leur tour l'ensemble des ressources de l'île, entraînant les ravages écologiques que l'on reconnaît aujourd'hui.

À l'aube du XXI^e siècle les lémurien, comme leurs ancêtres auparavant, sont menacés de disparition. La communauté internationale et les scientifiques se mobilisent pour tenter d'enrayer ce phénomène en multipliant les espaces protégés pour la préservation de la biodiversité. L'homme n'y est plus colonisateur ni possesseur, mais gestionnaire et responsable. Les lémurien incarnent ainsi plus que jamais l'emblème de la diversité faunistique d'hier et d'aujourd'hui et sa nécessaire préservation. Ils constituent de plus un élément intéressant dans la reconstruction historique et le maintien de l'identité malgache.

Références bibliographiques

ABINAL & MALZAC S.-J. (1987), *Dictionnaire Malgache-Français*, Fianarantsoa, Éd. Ambozon-tany.

ALLIBERT C. (1984), *Mayotte, plaque tournante et microcosme de l'océan Indien occidental avant 1841*, Paris, Anthropos.

ALLIBERT C., ARGANT A. & J. (1989), « Le site de Dembéni (Mayotte, archipel des Comores) », *Études Océan Indien*, n° 11, pp. 63-172.

ALLIBERT C. & VÉRIN F. (1991), « Deux voyages inédits sur Madagascar et les Comores autour de 1840, JS. Leigh et J. Marshall », *Travaux et documents*, n° 15, série Histoire, Paris, CEROI-INALCO.

BARBAULT R. (2005), *Un éléphant dans un jeu de quilles, l'homme dans la biodiversité*, Paris, Seuil.

DESCHAMPS H. (1972), *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault. DEWAR R. & RAKOTOVOLOLONA S. « La chasse aux subfossiles : les preuves du XI^e et XIII^e siècle », *Taloha*, n° 11, pp. 4-15.

FLACOURT E. de (1995), *Histoire de la Grande Isle Madagascar. Etienne de Flacourt*, Réédition de l'édition de 1658 et 1661, Paris, INALCO-Karthala.

GEVREY P. (1870-72), *Essai sur les Comores*, Pondichéry/Antananarivo, Saligny / Musée de l'Université de Madagascar.

GOMMERY D. *et al.* (2009), C.R. Palevol, Tome 8 fascicule 5, juillet-août 2009 Académie des sciences / Elsevier Masson.

GOMMERY D., RAMANIVOSOA B., TOMBOMIADADANA-RA VELOSON S., SENEGAS F., VALENTIN F., MEIN P., KERLOC'H P., CAUVIN J., ZIEGLE P. & LEGUEN Y. (2007), « Recherches archéologiques & paléontologiques à Madagascar ». *En Cryanais* 41, 10-15.

HARPET Cl. (2000), *Le lémurien : du sacré et de la malédiction (Madagascar)*, Paris, L'Harmattan. 2002 « Le lémurien de Mayotte, *Eulemur fulvus fulvus* : perceptions, représentations et pratiques », *Études Océan Indien*, n° 33-34, pp. 115-139.

HARPET Cl. (2006), « Du consommable à l'interdit, du sauvage au domestique : le lémurien de Madagascar, un animal aux statuts multiples », dans : A. Rouaud (dir.), *L'homme et l'animal dans l'Est de l'Afrique*, Bièvres, Les Éthiopiens associés, pp. 167-183.

HARPET Cl., JEANNODA V. & HLADIK C. (1999), « Sites à lémuriens sacrés en pays sakalava, au Nord-Ouest de Madagascar : réactualisations des données et implications dans les programmes de développement et de conservation », *Terre Vie*, vol. 55, pp. 291-295.

HARPET Cl., NAVARRO L. & RAMANANKIRAHINA R. (2008), « Rôle et implications des croyances et des savoir-faire locaux dans les programmes de conservation : exemple d'un site à lémuriens sacrés au cœur de la station forestière à usages multiples d'Antrema (pays sakalava) », *Terre Vie*, vol. 63, pp. 289-292.

MITTERMEIER R. *et al.* (2006,) *Lemurs of Madagascar*, 2^e éd., Ed. Conservation International – Coll. « Tropical field book series ».

POLLEN F.P.L.& VAN DAM D. C. (1868), « Recherches sur la faune de Madagascar et de ses dépendances, d'après les découvertes de François P.L. Pollen et de D.C. Van Dam », 2^e partie (« Mammifères et oiseaux »), éd. J.K. Steenhoff.

RICHARDSON J. Rév. (1885), *A New Malagasy-English Dictionary*, Antananarivo, The London Missionary Society.

RAMANANTSOA G. (1976), « Les lémuriens sacrés de Madagascar », *Bulletin de l'Académie Malgache*, t. 52/1-2.

VIRE F. (1984), L'océan Indien d'après le géographe Abū Abd-Allah Muhammad ibn Idris al-Hammūdī dit Al-Sarīf al-Idrisi (493- 560 H./1100-1166), *Études sur l'océan Indien*, Collection des travaux de l'Université de la Réunion.